

1.2

Robert ne veut pas lire^{MD}

MARCEL MARDI

LE GARS QUI SAIT TOUT - DIALOGUES



Marcel Mardi

Marcel Mardi est un professeur d'université qui préfère la compagnie des barmans à celle des intellectuels. Le scientifique en lui pense que les gens se posent trop de questions et n'apportent pas assez de réponses. Séduit par l'approche éditoriale de *Robert ne veut pas lire*, Mardi a décidé de mettre par écrit quelques-unes des théories qui ont fait sa gloire à l'heure de l'apéritif. Ses dialogues réunis sous le titre «*Le gars qui sait tout*» peuvent se siroter en toutes circonstances.

Édition dirigée par Jean-François Chételat

Crédit photo : www.laurentrabatel.com

www.robertneutpaslire.com

Toute reproduction interdite. Droits réservés. ©

À la tienne, mon millionnaire!

- Ça ne vaut pas le coup.
- Qu'est-ce qui ne vaut pas le coup ?
- Investir tout cet argent pour sauver seulement une demi-douzaine de personnes, c'est disproportionné. Trop cher.
- Chaque vie humaine mérite qu'on la préserve, à n'importe quel prix. Me semble.
- C'est là que tu te trompes. L'état n'a pas les moyens de dépenser dix millions pour venir en aide à six individus. Que veux-tu, c'est mathématique : ils ne les valent pas.
- Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? Depuis quand les citoyens ont un prix ? Et d'abord, si c'était vrai, à combien tu m'estimes, moi ? Et toi, gros malin ?
- Toi et moi, on vaut chacun exactement pareil : 1,5 million \$. Pas plus, pas moins. Maintenant, il suffit d'effectuer la multiplication : six fois un million et demi donne un total de neuf millions, pas de dix. S'ils étaient sept dans l'éboulement, je ne dis pas, mais malheureusement pour eux, ils ne sont que six.

- Et alors !?

- Pas la peine de te faire un dessin. Le ministre ne peut pas autoriser qu'on fasse venir la grue qui pourrait (éventuellement) permettre de les décrocher de leur falaise. Il n'en a pas le pouvoir, car cet énorme engin coûte une fortune à bouger. En plus, il faut la déplacer en avion cargo depuis l'Alberta et payer cinq techniciens pour la manœuvrer. Ces gars-là ne font pas du bénévolat. Et as-tu la moindre idée de nombres de milliers de litres à l'heure que consomme Anton ?

- Qui ?

- L'avion-cargo Antonov 124 – 100 : 120 tonnes de charge utile, deux ponts roulants et doubles palans. Un monstre capable de transporter la grue hydraulique géante qui pourrait se déployer pour aller décrocher tes petits copains de leur falaise.

- D'abord, ce ne sont pas mes petits copains.

Je les connais à peine de vue. Ensuite, je considère que c'est le devoir moral de la communauté de

les sauver.

- Tu estimes mal, je te l'ai déjà expliqué.

- Tes chiffres, là, ton million et demi, tu le sors d'où ? De ton chapeau ? Je ne te crois pas.

- Ce montant est une évaluation que tu ne trouveras jamais imprimée sur aucun document officiel, ça va de soi. Ça ferait scandale. Mais pourtant, tout bon administrateur gouvernemental a besoin d'une référence pour boucler son budget. Par exemple, si je lance une campagne de communication de dix millions pour diminuer la vitesse au volant, donc du nombre d'accidents mortels sur les routes, et qu'après un an, les statistiques affichent une baisse de sept morts : mon investissement est rentable. Je viens de réaliser une économie de 500 000 \$.

- Attends : ne me dis pas qu'il y a des fonctionnaires qui effectuent ce type de calcul.

- C'est abject.

- Ben oui, il faut bien que l'on ait un mode de contrôle de nos dépenses. Surtout avec l'endettement

de la société. Sans un contrôle strict, l'argent public serait dilapidé pour un rien. On se retrouverait sur la paille.

- Mais la vie humaine est inestimable.

- D'un point de vue psychologique, sentimental, spirituel, tu as raison. Mais on ne peut pas gaspiller notre fric pour décrocher six grandes gueules pris à leur propre piège. L'état n'est tout de même pas responsable de ce genre d'olibrius. Encore moins quand ces imbéciles ont pour principal objectif de démolir l'image de marque du même état.

- Voilà, tu te dévoiles enfin : ils ne feront rien parce que les six accrochés à la face nord tentaient de manifester contre l'absence de transparence dans les politiques sociales de nos ministères.

- Je te coupe, tu as tort. Tous les citoyens ont la même valeur moyenne. J'aurais plutôt tendance à penser que ceux qui s'impliquent ainsi sont davantage utiles, car ils forcent le système à s'améliorer et à se protéger. Les dissidents contribuent au

mieux-vivre de l'ensemble de la communauté. Économiquement parlant, nous avons besoin d'eux. Ils doivent cependant demeurer un nombre restreint, mais une sélection naturelle s'opère. Ils vieillissent, ils s'assagissent...

- J'ai une idée.

- Je t'écoute.

- Imagine que deux ou trois personnes descendent en rappel le long de la paroi et viennent se ficher dans le même repli rocheux. On aurait alors huit ou neuf personnes en péril. L'opération de sauvetage deviendrait rentable.

- Tu comprends vite. Tu as raison à 100 %.

- C'est foutrement débile.

- Non, ce qui serait vraiment débile, c'est que des individus sains de corps et d'esprit décident de mettre leur vie en péril pour si peu. À ce stade-ci, la cause des rebelles a été entendue, leur message est passé. Que peuvent-ils espérer de plus ? La gloire ? Un statut de martyr ?

- Oui, mais si ceux qui les rejoignent savent qu'ils

contribuent à sauver les amis ?

- Qui te dit que tes six téméraires sont tous vivants ? Ou qu'on arrivera à temps pour récupérer ce joli monde ?

- Le gars aux nouvelles racontait hier soir que...

- Le gars aux nouvelles répète ce qu'on lui fait lire. Il n'y connaît rien. Le gouvernement a décidé de les laisser sécher suspendus à leurs cordes et il gagne du temps. Il va bien y avoir une plus grosse actualité d'ici après-demain pour qu'on les oublie.

- Vas-tu me dire d'où tu tiens ça ?

- Je lis, j'écoute, j'entrecoupe.

- Et moi alors ? Je suis le con de service ?

- Mais non. Tu te souviens des six mineurs bloqués au fond d'une mine de charbon en Utah, à l'été 2007 ?

- Ouais, enfin vaguement.

- Ça très mal fini, vu que trois sauveteurs envoyés dans les tunnels ont péri dans un nouvel éboulement. Fais le calcul : 4,5 millions \$ perdus pour tenter de sauver neuf millions. Un investissement

désastreux, tu avoueras.

- Et les six, ils s'en sont sortis ?

- Ce n'est pas ça qui est important. Je veux juste te démontrer qu'on ne peut pas jouer avec les vies d'une façon approximative. Chaque être humain apporte une part de richesse à la collectivité, mais cette part demeure limitée.

- Je comprends où tu veux en venir, mais si j'apprends que j'ai une maladie cardiaque qui se soigne en m'installant un cœur artificiel qui coûte 80 000 \$ auxquels s'ajoutent 70 000 \$ annuels pour l'entretien, l'état va me le payer.

- Ça m'étonnerait fort. Après onze ans, tu auras dépassé ton quota personnel. En plus, si on t'achète ce cœur, on devra probablement en faire autant pour plusieurs dizaines de cas identiques au tien. Ça signifierait que pour soigner trente personnes, on prélèverait la modique somme de quarante-cinq millions dans les caisses du système public de santé. Lourde hypothèque pour des individus qu'on maintient en vie et qui ne rapporteront sûre-

ment plus rien au bien public.

- Oui mais, d'après ton raisonnement précédent, j'ai droit à mon 1,5 million \$. L'état est prêt à poser le bon geste.

- En théorie. N'oublie jamais que tout ce calcul n'est qu'une projection monétaire. On spéculé. Dans la pratique, il n'y a pas de petites économies.

- Mais mon cœur artificiel ?

- L'état ne voudra pas dépenser tant, j'en suis convaincu. On cherchera à retarder cette technologie. On légiférera. On ajoutera des taxes. On incitera les riches à aller se faire soigner ailleurs.

- Et les pauvres à crever. C'est amoral.

- J'en ai peur.

- Mais pourquoi les gens ne se révoltent-ils pas contre ce système ?

- Parce que ce système fonctionne mieux que la plupart de tous les autres. Au moins, chez nous, la vie humaine a une valeur. Et elle s'élève à 1,5 million \$.

- Donc les six militants coincés sur leur paroi n'ont

aucun espoir d'être sauvés ?

- Trop onéreux.

- Et si l'un d'eux était un personnage important : un chercheur, un artiste ?

- Ça augmenterait sa cote. Plus tu apportes à la société, plus ton tarif s'apprécie. Et plus tu vau cher, plus on te surveille pour éviter de flamber cette richesse dans un absurde accident d'auto ou une noyade.

- Allons donc ! L'état surveillerait tous ses citoyens émérites ? C'est impossible. Ça coûterait une fortune.

- Rien en comparaison des pertes envisagées. Songe aux journalistes et aux diplomates pris en otages. T'es-tu déjà posé la question des rançons ? Les ravisseurs évaluent le montant exigé en jugeant la valeur de la personne séquestrée. Mais tu peux être certain que ça tourne toujours autour de ce fameux 1,5 million \$. Je parle des otages occidentaux, on s'entend. Le gouvernement a des comptes à rendre à ses bailleurs de fonds. Alors, on fait gaffe.

- Et on surveille les cas à risque sans leur demander leur avis ?
- Évidemment. Si on leur demandait, ils chialeraient, ils invoqueraient le respect de leur liberté personnelle. Foutaises. Chaque individu appartient à la collectivité. Sans elle, il ne vaut rien. Sans eux, elle perd de sa valeur. Il faut se serrer les coudes et parfois de manière autoritaire. Les riches ont plus de responsabilités vis-à-vis des pauvres que l'inverse.
- T'en parles comme d'une banalité. Mais quand même !
- Quand même quoi ?
- Ça donne soif.
- Ouais. À la tienne, mon millionnaire !
- Millionnaire et demi !
- Ouais, millionnaire et demi.

À la tienne, mon gros !

- Ton poids, ça ne te gêne pas ?
- Qu'est-ce tu veux dire ?
- Ton embonpoint, ça doit t'épuiser. Je t'ai entendu arriver tout à l'heure et ça t'a pris quinze minutes pour reprendre ton souffle.
- Que veux-tu que je fasse ?
- Maigrir.
- C'est facile à dire. J'ai essayé toutes sortes de régimes. Il n'y a rien qui fonctionne. Tu perds cinq livres au prix de sacrifices atroces et tu les reprends en deux jours, juste parce que t'as avalé un paquet de chips et une tablette de chocolat au lait et noisettes. J'ai abandonné.
- T'as essayé les maladies ?
- Comment ça ?
- Les gens malades maigrissent, c'est bien connu. Regarde les cancéreux, les tuberculeux, les angineux.
- Je préfère rester gros et en santé.
- T'as tort. Plus t'es gros, plus ton espérance de vie diminue. Comme si t'étais malade. Alors que si t'attrapes un virus qui se soigne et que tu l'accueilles

dans ton corps pendant le temps désiré pour perdre tes kilos superflus, tu profites de la maladie en augmentant ton espérance de vie.

- Mais ça n'existe pas des virus qu'on peut contrôler ainsi.

- Bien sûr que si ! Il y en a plein. Tu n'as qu'à choisir celui qui te correspond le mieux. Ou celui qui a le plus joli nom.

- Attends, t'es en train de me raconter que des chercheurs, des scientifiques, des médecins... Bref, des gens censés travailler à améliorer la santé humaine, emploieraient leur temps à cultiver des maladies dans le seul but de faire maigrir quelques obèses.

- D'abord, sache qu'il y a sur terre plus d'obèses que de personnes souffrant de sous-alimentation. Et d'un. Le surpoids est d'autre part considéré comme un danger au moins aussi dommageable que l'alcool et le tabac. Et de deux.

- Il faut bien...

- Quoi ? Le but, c'est de maigrir. À partir de là, tous les moyens sont bons. C'est comme les vaccins :

tu absorbes un peu d'une maladie pour éviter de l'attraper. Tu joues avec. C'est l'homme qui dirige.

- Oui mais, les maladies...

- Écoute, je ne suis pas médecin, mais je sais que certaines maladies sont utiles à l'organisme car, elles le forcent à se renforcer, à lutter, à se protéger. Une bonne petite grippe de temps en temps, ça active tes anticorps et ça fait fonctionner la machine, comme on dit.

- Tu sais ça comment ?

- Je m'informe, je suis curieux, je lis.

- Alors d'après toi, quelle maladie je devrais choisir pour perdre du poids : la rougeole, le Sida, le cancer de l'estomac ?

- C'est à toi de choisir le mal que tu préfères. Cependant, une chose est certaine : tu dois attraper une saloperie qui se soigne. Tout ce qui se combat avec des antibiotiques, par exemple, c'est bon.

- Des bactéries, donc.

- Ouais. Mais pas n'importe lesquelles. Évite les streptocoques qui deviennent résistants aux

traitements. Attrape une bonne angine et soigne-la lentement. Si tu maigris trop peu, essaie autre chose. Mais si tu trouves que ça marche, t'as juste à te planifier une angine de temps en temps, jusqu'à ce que tu aies atteint ton poids santé.

- Vue comme ça, ta théorie se tient.

- Bien sûr ! De nos jours, la science peut régler à peu près tous les maux de l'humanité.

- Je t'arrête, là. Le cancer, le Sida, l'Alzheimer, le Parkinson : jusqu'à preuve du contraire, on ne sait toujours pas les soigner. Et je ne connais personne qui chercherait à attraper ces cochonneries avec pour seul but de maigrir. Parce que oui, tu vas perdre du poids ; tellement que tu vas même en mourir. Merci bien, je préfère garder ma bouée de graisse et souffler comme un cachalot à chaque fois que je monte un trottoir. Au moins, ça prouve que je suis encore vivant.

- Tu détournes la conversation de son point central : on discutait de ton embonpoint qui représente un problème à long terme. Je n'ai jamais parlé de

maladies graves, dégénératives ou foudroyantes. Avoue-le ! Je respecte les personnes qui souffrent, mais je persiste et signe en affirmant qu'une petite rubéole ou une variole ne te fera pas de mal. Au contraire.

- D'accord. Admettons que je me décide à tomber malade de manière volontaire. À qui je dois m'adresser pour qu'on me vende ma potion amaigrissante ?

- T'as l'embarras du choix.

- Ah ouais ?

- Trop facile : tu n'as qu'à répertorier les services des hôpitaux. Tu choisis ta maladie, tu repères le bon étage et tu te pointes avec des fleurs.

Là, tu n'as qu'à jouer un peu la comédie : tu entres dans des chambres au hasard, tu choisis les patients pas trop atteints et tu te jettes à leur cou. Tu n'as qu'à expliquer ensuite que tu as brisé tes lunettes, t'excuser et recommencer trois lits plus loin. Il y a toujours des gens seuls qui seront heureux que tu leur tiennes la main.

- Tu l'as déjà fait, toi ?

- À ton avis ?

- Ben... T'as pas de graisse apparente, en tout cas.

- Il y a trois ans, je faisais le double de toi, alors j'ai pris le diable par les cornes et le taureau par la queue. Je suis devenu bénévole dans une grosse clinique privée. J'accueillais les malades, je passais des heures avec eux. Je récupérais leurs kleenex souillés que je me frottais sur la peau. J'ouvrais la bouche quand ils éternuaient.

- C'est dégueulasse.

- Il faut ce qu'il faut. Mais ça ne durait jamais trop longtemps, vu que j'attrapais une de leurs saloperies. Ensuite, je me gardais de me présenter trop rapidement chez un médecin. Je restais enfermé chez moi le plus longtemps possible, à transpirer à cause de la fièvre, à vomir de la bile, à grelotter. Quand je sentais que mon organisme criait pitié, je me soignais. Très vite, je me remettais d'aplomb et puis je recommençais un mois plus tard.

- Et tu ne t'es jamais fait peur ?

- Si, une fois. J'ai eu la frousse de ma vie.

- Raconte !

- Ben, je me suis trompé d'étage. En fait, je pensais aller au niveau des contagions légères et me retrouve au milieu d'une chambrée avec des femmes plus sexy les unes que les autres. Elles étaient là à s'ennuyer dans leurs pyjamas bâillants. Moi, je me suis proposé pour organiser un tournoi de Scrabble.

- Érection : combien de points ?

- J'ai vraiment été un amateur sur ce coup.

Je me frotte à droite et à gauche, je lèche les cuillères dans les plateaux-repas. Je suce les thermomètres. Au bout de quelques heures, je commence quand même à m'interroger : je me demande comment toutes ces beautés ont fait pour attraper la varicelle. Ont-elles couché avec le même pédiatre ?

- Imbécile : combien de points ?

- J'ai quand même fini par décrocher le tableau au pied du lit d'une éblouissante rousse qui toussait et se grattait de façon pathétique.

- Alors ?

- Gonorrhée galopante. J'étais au service des maladies sexuellement transmissibles. J'ai attrapé une autre fiche : infections à Chlamydia et gonococcique. Je suis parti de là en courant. Je me suis désinfecté sur tout le corps en me frottant avec des litres d'alcool.

- Et ?

- Rien. Une peur bleue.

- Tu espères sincèrement me convaincre de tomber volontairement malade en me racontant ce genre d'histoire ? Je crois que je préfère rester gros.

- T'as tort. Il faut profiter des expériences des autres. Moi j'ai failli finir avec des lames de rasoir dans le sexe. Mais toi, tu es prévenu. Tu n'as aucune raison de répéter les erreurs que j'ai commises. Ton salut t'appartient.

- Ben justement.

- Quoi, justement ?

- Je viens de prendre une décision irrévocable.

- Laquelle ? Celle de rester obèse ou de devenir encore plus gras ?

- Non, celle de boire un coup à la santé des beaux parleurs.
- Pourquoi, tu ne me crois pas ? Tu penses que je t'ai raconté des mensonges ? C'est facile à vérifier, tu sais.
- Mouais, probablement. Allez, à la tienne, mon rescapé.
- À la tienne, mon gros !

